

TU PEUX Savoir

Pôle 9 Ouest EPFCL

CONJURER LA PERTE : UN DILEMME AU MASCULIN

Auteur : Anne-Claire Lucas

Date de parution : 22 février 2018

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/conjurer-la-perte-un-dilemme-au-masculin/>

Référence :

Anne-Claire Lucas, Conjurer la perte : un dilemme au masculin, in *Revue Tupeuxsavoir* [en ligne], publié le 22 février 2018. Consulté le 18 avril 2026 sur <https://www.tupeuxsavoir.fr/publication/conjurer-la-perte-un-dilemme-au-masculin/>

Distribution électronique pour tupeuxsavoir.fr. Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.



Conjurer la perte : un dilemme au masculin

« *Tu es une vraie femme maintenant* », m'a dit ma mère le jour de mes premières règles. Un grand classique du genre. Perdre du sang, par un sexe déjà faible, ça fait beau jeu de faire une femme! Et pourtant. Il faut entendre cette jeune fille^[1] qui clame qu'elle s'est alors sentie... « *puissante* » : il y a quelque chose dans la perte qui signe la féminité. Ça, on le savait depuis un moment : pas de pénis, pénis perdu = fille. Mais cela va plus loin, au point qu'on pourrait dire que la féminité se loge peut-être dans une certaine façon d'assumer la perte.

C'est là que, partant de loin je vous l'accorde, je me raccroche à mon thème de départ, qui est quand même de se demander ce que c'est qu'un homme. Au fondement bien sûr, Freud l'a dévoilé de longue date, pour tout sujet il y a la castration. Il en découle pour chacun un certain rapport à la perte, dont on peut faire l'hypothèse qu'il organise la répartition entre le féminin et le masculin. Pour la fille, perdu pour perdu, il n'y a plus rien à perdre. Mais le pauvre garçon, ce qu'il a, lui, et parce qu'il l'a, il risque de le perdre. Tout est dans ce « risque ». Épée de

Damoclès au-dessus de sa tête. Oui, de sa tête! car la perte du pénis – qu'à ce stade nous considérons comme confondu encore au phallus – fait peser sur l'homme une menace véritablement existentielle.

C'est ce qu'exprime Ovide dans ce texte pathétique : « *Je l'ai tenue dans mes bras et je suis resté impuissant : honte à moi! qui ne fus qu'une masse inerte sur son lit paresseux. Pleins des désirs qui l'enflammaient elle-même, je n'ai pu réveiller chez moi l'organe du plaisir, hélas! épuisé. (...) je suis demeuré comme un tronc sans vigueur, comme une statue, comme une masse inutile, et je pouvais douter si j'étais un corps ou bien une ombre*[\[2\]](#) »... où le phallus fait défaut, l'homme est, en quelque sorte, annulé, inexistant... mort.

Pour l'homme, avoir l'organe est un double enjeu. Un enjeu de désir – à orienter ou à susciter, et un enjeu d'identité. Or désir et identification sont les deux fondements du sujet. D'où, pour faire court, le fait que l'avoir ou ne plus l'avoir est pour un homme, une question existentielle, une question qui met en jeu son existence... du moins le croit-il, c'est ce que nous verrons.

De fait, du côté gauche du tableau de la sexuation, « l'avoir » constitue presque un trait unaire communautaire, comme la « mamme » fait trait pour la communauté des mammifères. Le trait unaire est ce qui permet l'identification en tant qu'il sépare de l'autre qui ne l'a pas – en l'occurrence, les femmes. Lacan dit que c'est la possibilité du défaut qui constitue la classe : « *le fait primitif est que le trait unaire peut manquer, (...) et qu'on dit : il ne peut se faire que la mamme manque, voilà ce qui constitue la classe mammifère*[\[3\]](#) ». Il y a logiquement, dans la constitution d'une classe, un rapport d'exclusion. Si « l'avoir » est ce qui ne peut manquer pour constituer la classe des hommes, ne plus « l'avoir » est alors une destitution, une dégradation identitaire.

La construction subjective du masculin s'organise toute en fonction de cette menace qui pèse en permanence. L'homme doit constamment défendre son bien, son avoir, sous peine d'être dégradé dans son être. C'est insoutenable! et puis, ça bouche l'horizon du désir.

Il s'agirait alors pour l'homme de dépasser cette dichotomie imaginaire entre « l'avoir » qui fait l'homme, et le « ne pas l'avoir » qui fait le sujet. Car c'est paradoxalement à assumer la perte, la possibilité d'une perte, que l'homme, comme sujet, pourra dépasser son idéal-du-moi masculin, le narcissisme défensif de son « l'avoir », et c'est à assumer la perte que le sujet advient comme tel, dans son

incomplétude, sujet de désir. D'où le conflit ontologique pour un homme, le dilemme fondamental, entre envelopper son moi d'un narcissisme de l'avoir, sous prétexte d'assurer une identité masculine – mais rester en peur permanente de la perte; ou tomber la veste, assumer la vérité de son incomplétude, et faire la place à la puissance de son désir plutôt qu'à celle de son pénis.

Ceci étant posé, je vais tâcher d'ouvrir quelques pistes sur l'idée que dans le masculin, c'est d'abord la peur de la perte qui est aux commandes, le moi tout investi dans la lutte pour préserver son avoir; puis sur la possibilité d'articuler identité et désir autour du phallus, symbole de la perte assumée. Je puiserai des illustrations cliniques dans un film qui finalement, ne parle que de ça : être un homme... la Guerre des Boutons, de Yves Robert (1962).

Conjurer la perte du phallus imaginaire

Voici comment Lacan formule l'équation du masculin entre la satisfaction cohésive du moi et le sentiment d'être qui y est corrélé, et d'autre part la cause de son désir : « *Si la femme fut prise dans un dilemme, l'homme est pris dans un autre. C'est dans la ligne de la satisfaction que pour lui la mascarade s'établit, parce qu'en fin de compte il résoudra la question du danger qui menace ce qu'il a effectivement par ce que nous connaissons bien, à savoir l'identification pure et simple à celui qui en a les insignes, à celui qui a toutes les apparences d'avoir échappé au danger : c'est-à-dire le père. L'homme n'est jamais viril que par une série indéfinie de procurations. (...) Mais inversement dans la ligne du désir, c'est à dire pour autant qu'il a à trouver sa satisfaction de la femme, il va chercher le phallus aussi.*[\[4\]](#) ».

Pris dans le leurre d'une menace imaginaire sur ce qu'il croit être l'objet de toutes les convoitises, le sujet masculin « se la joue », la mascarade, la « *parade virile pour s'affirmer dans l'existence*[\[5\]](#) ». La « *détresse spécifiquement masculine*[\[6\]](#) » causée par la menace et les affects qui en découlent (peur, angoisse, honte), est mise à distance, surmontée le cas échéant, par tous les moyens, « *des plus raisonnables aux plus magiques*[\[7\]](#) », pour avoir toujours plus et conjurer la perte.

La menace et la honte

« *Qu'est-ce qu'on lui coupe? Les oreilles! la langue! le tarin!... pis l'zizi!* » ajoute P'tit Gibus.

Si c'est pour le sujet masculin une telle passion que de « se » défendre contre la

menace de la perte, c'est qu'elle « *peut conduire parfois au delà de la seule blessure narcissique, aux confins de l'écroulement de soi*[\[8\]](#) ». Dans la Guerre des Boutons, c'est une préoccupation de chaque instant pour les garçons! C'est en plus une menace mystérieuse, que Lebrac – le chef – exprime dans un sous-entendu lourd de sens à propos du renard juste capturé : « *un mâle? tu vas voir dans cinq minutes si ce s'ra encore un mâle!* » La métonymie qui semble désigner le mâle par son organe le place dans une grande vulnérabilité. « *C'est ce qui lui donne son style (à l'homme), qui est plutôt de précaution* », dit Luis Izcovich[\[9\]](#). Mais qu'est-ce donc qu'il risque, après tout?

En tous cas, contrairement à ce qui semble inquiéter Lebrac dans l'exemple cité plus haut, « *la menace qui pèse sur sa virilité n'est en aucun cas réductible à une menace sur l'organe. Ce serait trop simple*[\[10\]](#) ». Car ne pas l'avoir, ça arrive, n'est-ce pas, ça arrive à toute une part de la population qui ne s'en porte pas si mal! Mais pour le masculin, se sentir dévirilisé par la perte, c'est se trouver face au néant, à l'inconnu. Lacan dit que « *l'angoisse de l'homme est liée à la possibilité de ne pas pouvoir*[\[11\]](#) » : l'impuissance, la panne, la détumescence, la castration... autant de variations sur le thème de la perte. Le risque serait de ne pas être un mâle, mais alors être quoi, être qui? pas une femme en tous cas, on sait bien que ça ne suffirait pas... Le risque, donc, c'est l'inconnu, l'incertitude. Au point que, selon Lazarovici, « *plus que la dimension féminine de la castration, c'est la dimension narcissique dépressive de l'atteinte à la masculinité qui occupe le devant de la scène. Se vivre comme rien en l'absence d'érection renvoie au langage de la mélancolie. le Moi est désinvesti.*[\[12\]](#) ».

Le problème, c'est que, selon Olivia Gazalé, « *si les hommes s'étaient contentés d'avoir un pénis, un organe, tout aurait été bien, mais ils en ont fait un phallus, symbole du pouvoir et de leur supériorité. Dès lors, le fiasco, la défaillance érectile est une déroute humiliante, une blessure narcissique, une indignité*[\[13\]](#) ». On se rappellera les mots d'Ovide défaillant dans l'acte sexuel, et de la honte qu'il éprouve alors. Saint-Augustin, quant à lui, rangeait l'impuissance sexuelle du côté du péché, de la malédiction divine : certains auraient même été excommuniés pour cela! Dans un autre registre, c'est bien la honte de la perte qui conduit Michel à se faire passer pour Jacques pour commander du viagra dans le film de Coline Serreau « 18 ans après »... et encore la honte qui provoque chez Jacques une réaction ulcérée contre Michel! Le coup n'est pourtant porté qu'à son image...

« La virilité est (donc) un combat qui occupe une grande place dans l'activité psychique du sujet masculin[\[14\]](#) ». Or la virilité n'est-elle pas la vertu du courage,

c'est à dire de celui qui se bat contre sa peur? C'est donc avec virilité que le sujet masculin défend ses attributs et se bat contre la peur de la perte.

L'avoir et la puissance

On a vu que ce qui fait un homme, c'est d'abord, réel du corps ou pas, le fait d'« avoir », l'organe, le phallus imaginaire. D'ailleurs « *tu veux que j'te dise? l'chef, c'est çui qu'a l'plus gros zizi, et pis c'est tout!* », explique Lebrac à P'tit Gibus – et il sait de quoi il parle, puisque c'est lui le chef de la bande, comme c'est lui qui n'est plus le chef quand il rentre chez lui se faire battre comme plâtre par son père.

C'est ce qui classe les hommes résolument du côté de l'avoir, dans toutes ses déclinaisons possibles. C'est même ce qui constitue la différence la plus évidente d'avec les Autres, les femmes, femmelettes, hommelettes et tout ce qu'on voudra. Freud évoque le besoin narcissique de surinvestir les (petites) différences[15], pour assurer la cohésion du moi (individuel ou collectif). Les modalités imaginaires de l'avoir prennent cette fonction narcissique et auto-conservatrice du moi; « l'avoir », ça se décline bien sûr, et en termes superlatifs! avoir toujours plus : une Rollex, le plus gros zizi, une femme tout entière à soi (« *Vous connaissez ma femme? elle est belle, hein?* » dans le film Rrrrr d'Alain Chabat). L'avoir est consubstantiel de la masculinité. Deux propos entendus en consultation illustrent d'ailleurs ce point : une femme, qui se gausse : « *un homme ne part pas sans avoir déjà une autre femme* ». Et un homme, qui évoque « *toutes ces femmes qui divorcent d'hommes riches et qui veulent les plumer* », pour mieux les avilir sans doute. D'ailleurs, l'homme idéal serait « *un homme auquel il ne manquerait rien, un homme qui « ne peut pas le perdre »... « une image du père en tant que non châtré, une pure image*[16] ». ».

Multiplier l'avoir, avoir en série est une parade contre la perte. Plus on a, plus on s'éloigne de la perte fatale. C'est l'accumulation qui compte, la quantité importe plus que la qualité. D'ailleurs, il semble que les collectionneurs sont aux trois quarts des hommes! Dans la Guerre des Boutons, décision est prise de constituer un trésor, un trésor de guerre pour n'être plus jamais sans l'avoir, pour ne plus subir la menace de se voir couper les boutons, bretelles, lacets et autres noeuds : amasser des boutons, le plus possible de boutons!

Mais Lebrac démontre aussi que l'avoir peut revêtir des formes plus symboliques : « *et maintenant, on passe aux choses sérieuses : tes oreilles, ton tarin, ton zizi... j'en n'ai rien à faire! y'a qu'une chose qui compte chez un homme : c'est*

l'honneur »... Quelques scènes plus loin, c'est lui-même qui subit le supplice, le déshonneur, la déculottée de celui à qui on coupe tous ses boutons. « *Ah ça, (il) chiale pas comme un goret!* » mais une fois seul, il pleure. Il est destitué dans sa virilité, d'autant plus qu'il est alors promis à une sacrée dérouillée avec le père, brutal, interdicteur et puissant, auquel il doit se soumettre – c'est-à-dire face auquel il est tenu en position « féminine ». D'ailleurs, pendant la rouste, la mère proteste vaguement : « *tiens-toi! c'est tout de même pas un homme!* ». Dans le prolongement de la question de l'avoir, c'est la question de la puissance et des insignes de la virilité qui entre en jeu.

Les insignes et la promesse

C'est à travers ces insignes qu'un sujet masculin va s'identifier au type-idéal de son sexe[17]. Selon Lacan, « *il s'agit pour le garçon de s'identifier au père, possesseur du pénis* » en ce sens que « *si les choses vont bien, si les petits cochons ne le mangent pas, au moment de la puberté il aura son pénis tout prêt avec son certificat – Papa est là qui me l'a, à bonne date, conféré*[18] ». Bien sûr, il s'agit là d'une identité de semblant, mixte d'imaginaire et de symbolique[19], dit Luis Izcovich, mais elle indique au sujet masculin « *ce qu'il faut faire comme homme*[20] ».

Lacan rappelle aussi, à la suite de Freud, que c'est par amour du père que le garçon va s'y identifier, et qu'il pourra « *prendre rang dans cette transmission des types humains qui lui permettra de devenir à son tour le père*[21] ». D'abord au plan imaginaire et du moi-idéal (la petite voiture du fils à papa), ces insignes sont aussi vecteurs d'une symbolisation de la virilité imputée au père : savoir y faire face au danger, savoir se conduire dans la vie. Ils prennent alors valeur d'Idéal-du-moi, pivot entre les registres imaginaire et symbolique, et confèrent à l'injonction de virilité sa valeur surmoïque. Par exemple, un homme viril est un homme qui se gouverne, se maîtrise, contrairement à une femme, qui se subit dans la perte (menstrues, larmes, accouchement)[22]. Reste à ce que cette identification ne soit pas trop écrasante, car « *les stéréotypes de comportement peuvent conditionner le sujet au point de lui faire perdre la boussole, et son désir s'empêtrer dans des identifications aliénantes de "son" sexe idéalisé* [23]». Notre Lebrac, encore une fois, illustre cette ambiguïté, notamment dans sa dimension de vouloir se faire l'objet d'amour du père. Il oscille entre deux figures d'identification : son père, et son maître, celui qui institue... Il tente de réitérer avec son maître cette position fantasmatique de soumission qu'il a face à son père : « *moi aussi M'sieur? Ch'uis*

pas puni d'être récréé? » . Mais le maître refuse cette place en se mettant du côté du savoir et de la promesse. Identification virile pour Lebrac, mais une virilité dans le savoir plutôt que dans l'avoir... le savoir d'un au-delà de l'avoir, d'un au-delà de la puissance phallique, une forme de féminin qui n'est pas dans une soumission fantasmatique au père désiré. Lebrac fait ce choix d'une identification du côté du savoir finalement : « *j'sais pas apprendre, mais j'sais quand même des tas de trucs utiles!* ». Le maître lui fait alors une promesse d'avenir : « *fais pas de bêtise et ça ne durera pas longtemps (la pension)* ». Et puis : « *tiens au fait, qu'est-ce que je dois dire à ton père?* » réponse de Lebrac : « *qu'il aurait pu m'accompagner lui-même* ». Ce disant, il accepte en réalité, « *d'être abandonné par le père et se résout à l'abandonner* », ce qui est une condition du désir[24]. Par cette modalité acceptée de la castration, le phallus sera porté à la valeur de « *signifiant, signifiant du pouvoir, de sceptre (...) grâce à quoi la virilité pourra être assumée*[25] ».

Assumer la perte du phallus symbolique

C'est Lacan qui introduit le mieux cette problématique du sujet masculin qui consiste à devoir céder sur l'avoir pour accéder au désir : « *on peut dire que le moment décisif, celui autour duquel tourne l'assomption de la castration est ceci : oui on peut dire qu'il est, qu'il n'est pas, le phallus... mais il n'est pas sans l'avoir. C'est dans cette inflexion de n'être pas sans, c'est autour de cette assomption subjective qui s'infléchit entre l'être et l'avoir, que joue la réalité de la castration. (...) Jusqu'à un certain point, on peut dire que c'est en proportion d'un certain renoncement à son rapport au phallus que le sujet entre en possession de cette sorte d'infinité, de pluralité, d'omnitude du monde des objets qui caractérise le monde de l'homme* »[26]. Il s'agit de changer de registre, de quitter le strict imaginaire pour envisager le phallus comme signifiant du désir, et d'un désir qui n'est pas un désir viril[27].

En effet, à rester collé à l'imaginaire de son avoir, le sujet gâche la possibilité d'une rencontre avec la cause de son désir[28]. C'est le drame du séducteur, de Don Juan qui se trouve dans une impasse face à son désir. L'accumulation de ses conquêtes, son incapacité à renoncer à son objet phallique, « *dévoilent sa difficulté à s'assumer dans son désir*[29] ». À l'inverse, il y a ce que réalise la bande de garçons du film, en se lançant tous à poil dans la bataille, allégés de leurs fameux boutons – et du reste! : ils n'ont plus rien à perdre, ce qui leur permet de gagner... et de prouver leur virilité invulnérable, ainsi logée ailleurs que dans les boutons. Dans la même veine, pour les chrétiens du début de notre ère, les martyrs, ceux qui donnaient leur

vie, représentaient le comble de la virilité[30]. Et gagnaient en transcendance ce qu'ils perdaient par ailleurs. Ainsi également, dans le rite du potlatch, « *celui qui accepterait de tout perdre manifesterait sa force et sa supériorité sur le rival (...). Celui qui sort vainqueur du potlatch est celui qui a accepté de perdre le plus* », explique Françoise Couchard[31].

Se départir du leurre fondamental de l'avoir imaginaire, accéder au désir phallique plutôt qu'au phallus comme objet, « *céder sur la norme mâle*[32] », voilà cette « *mutilation fondamentale* » sans quoi rien ne se réalisera[33] de la rencontre avec l'Autre du désir. C'est à cette condition que le masculin fait place au sujet. « *Est-ce à dire que l'homme est dès lors féminisé?* s'interroge Gisèle Chaboudez. *On peut en effet appeler féminin ce processus qui est Autre et qui se définit non pas universellement, non pas unairement, puisque c'est celui qu'emprunte la jouissance d'une femme. Mais il est plutôt supplémentaire que féminin. Le processus pour l'homme est précis, puisqu'une forme de castration acceptée dans la relation à telle femme le conduit ensuite à retrouver le phallus dans le don qu'elle lui fait de ce qu'elle n'a pas elle-même*[34] ». Ce qui est sûr, c'est qu'il est nécessaire pour l'homme de traverser le fantasme du masculin[35], d'abandonner le déni de la castration, d'assumer la perte, pour se réaliser comme un sujet, un homme à part entière.

Conclusion

Puisque la subjectivité s'origine dans la perte, et que la masculinité s'origine dans la peur de la perte, ce qui peut résoudre l'équation, le paradoxe fondamental pour un homme qui est de devoir renoncer à ce qu'il croit le faire homme pour accéder à ce qui le fait homme à part entière, sujet de désir, ce qui peut résoudre cette équation, c'est peut-être l'amour, puisque selon un Lacan étonnamment romantique, « *la définition même de l'amour, c'est de donner ce qu'il n'a pas : c'est de donner, pour l'homme, ce qu'il n'a pas, à un être qui n'a pas ce qu'il n'a pas, c'est à dire qui n'a pas le phallus*[36] »

[1] « Rouge comme les règles », La Série Documentaire, France Culture, 16 octobre 2017.

[2] OVIDE, *Amours*, Livre 3, Élégie VII.

- [3] LACAN J., *Le Séminaire Livre IX, L'identification*, leçon du 7 mars 1962.
- [4] LACAN J., *Le séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, leçon du 23 avril 1958.
- [5] HOQUET T., « Pas la peine de crier », 4 mars 2013, France Culture.
- [6] GAZALÉ O., « Les chemins de la philosophie », 28 octobre 2017, France Culture.
- [7] COURNUT J., « Le pauvre homme ou pourquoi les hommes ont peur des femmes », in *Le Masculin*, RFP n°62, 1998/2, p.393-415.
- [8] COUCHARD F., « Le masculin sous la menace : une question d'honneur », in *Le Masculin*, RFP n°62, 1998/2, p.553-564.
- [9] IZCOVICH L., « L'identité sexuelle et l'impossible », in *L'en-je lacanien* 2008/1 n° 10, p. 81-92.
- [10] LANDMAN P., « Quelle construction de la virilité aujourd'hui? », in *Figures de la psychanalyse* 2012/1 (n°23), p. 73-80.
- [11] LACAN J., *Le Séminaire Livre X, L'angoisse*, leçon du 20 mars 1963.
- [12] LAZAROVICI R-Y., « L'impuissance : défaite du masculin », in *Le Masculin*, RFP n°62, 1998/2, p.568-583.
- [13] GAZALÉ O., *op.cit.*
- [14] LANDMAN P., *op.cit.*
- [15] FREUD S., « Le tabou de la virginité », in « *La vie sexuelle. Contributions à la psychologie de la vie amoureuse* », p. 71, Paris : PUF, 13ème édition, 2002, cité par Jacques Vigneault, « Pour introduire la notion freudienne de narcissisme des petites différences dans l'individuel et le collectif », in *Topique* 2012/4 (n°121) p. 37-50.
- [16] LIPPI S., « Le séducteur entre tragédie et névrose », in *Figures de la psychanalyse*, 2012/1 (n°23), p.113-125.
- [17] IZCOVICH L., *op.cit.*
- [18] LACAN J., *Le séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient*, p.171.
- [19] IZCOVICH L., *op.cit.*
- [20] en ce sens, LACAN J., *Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, leçon du 27 mai 1964.
- [21] LACAN J., *Le Séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient*, leçon du 19 mars 1958.
- [22] GAZALÉ O., *op.cit.*
- [23] LIPPI S., « Virilité en perte », in *La clinique lacanienne* 2007/1 (n°12), p. 203-225.
- [24] *Ibidem.*
- [25] *Ibidem.*
- [26] LACAN J., *Le Séminaire Livre VI, Le désir et son interprétation*, leçon du 11 février 1959.

[27] LACAN J., *Le Séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient*, leçon du 19 mars 1958.

[28] LIPPI S., *op.cit.*

[29] *Ibidem.*

[30] HOQUET T., *op.cit.*

[31] COUCHARD F., *op.cit.*

[32] IZCOVICH L., *op.cit.*

[33] LACAN J., *Le Séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient*, leçon du 12 mars 1958.

[34] CHABOUDEZ G., « Partition du sexe et de l'amour », in *Figures de la psychanalyse*, 2012/1 (n°23), p. 35-58.

[35] en ce sens, AUDI P., « Esth/éthique de l'amour (supplément au théorème du surmâle », in *Figures de la psychanalyse*, 2012/1 (n°23), p. 13-34.

[36] LACAN J., *Le Séminaire Livre V, Les formations de l'inconscient*, leçon du 23 avril 1958.

Partagez cet article 

Facebook



Google



Twitter



Linkedin



Print